
MANIFESTE DU FRAGMENTISME

Ou le concept de FETDELI

I. De la question philosophique :

Le fragmentisme considère la vie comme une entité non linéaire, c'est-à-dire un ensemble d'événements discontinus. Nous considérons que chaque événement de vie mérite d'être vécu, accepté et apprécié, qu'il soit favorable ou non. Nous n'apprenons pas aux humains une simple résistance face aux épreuves. Nous leur enseignons que chacun des fragments de vie doit être accueilli et vécu. Nous précisons que le bien et le mal sont disjoints, séparés ou séparables qu'il faut chérir dès qu'ils se présentent. Ce que nous déconseillons : vivre en espérant. Nous pensons qu'il n'y a rien à espérer ou à attendre. Nous pensons que tout est à vivre simplement. Nous ne voulons pas faire l'apologie de l'inaction : nous précisons à cet effet qu'il faut continuer à aimer la vie, à faire ou continuer à embrasser ce que nous vivons qu'il nous procure une jouissance ou non. Le plus important, c'est de vivre ce que nous faisons.

- 1- Nous voulons éclairer notre époque, l'aider à se maintenir, lui offrir un cadeau, la vie.
- 2- Nous voulons arrêter le suicide, qu'il soit individuel ou collectif.
- 3- Nos concepts sont : **Le Fetdeli, créé par Mamady DIOUMESSY, La Révo-Compabilité, conçue par Ousmane Moustapha SYLLA et La Géopoétique du lien, découverte par Paul GUILAVOGUI.**
- 4- Nous déclarons que la vie est un ensemble d'événements disjoints : le monde dans lequel où nous vivons est la conséquence des structures brisées.
- 5- Nous voulons enseigner l'utilité de l'instant-présent (ne pas regretter le passé ni se soucier du futur). Nous savons que le temps présent est fait d'instants non linéaires : chaque instant est associé à un fragment de vie.
- 6- Nous voulons briser les règles de la narration traditionnelle : la fragmentation du

récit est l'expression d'un monde fracturé, d'une politique divisionniste, des liens brisés, du chaos.

7- Il n'y a plus de littérature statique ; il n'y a que la littérature de rupture. Celle qui innove, transcende les horloges et lutte contre l'insinuation identitaire.

8- Nous chantons l'unité, célébrons la créativité, construisons l'uniformité.

9- Il n'y a plus de style, de philosophie et de progrès que dans le fragment. L'écrivain et le philosophe fragmentiste s'affranchissent ; l'art et la philosophie disent l'infigurable. Et partout il n'y a pas d'art et de remise en question il n'y a pas de transfiguration, sinon que répétition, bêtise et médiocrité. La beauté du texte et la précision de la pensée font l'écrivain et le philosophe. Le fragment exige un aboutissement, un renouvellement et un allaitement lyrique.

10- Nous voulons anéantir la politique et toutes les lois démocratiques reposées sur la haine, la discrimination et la division. Nous enterrerons les ennemis de la République et allumerons le feu de la réflexion critique. Nous lutterons contre toute forme d'aliénation sans pitié. Le vent des cerveaux a soufflé et adieu à la médiocrité dans notre jardin.

11- Nous prendrons la société, la ferons asseoir sur le fer infrangible, la transformerons et la remettrons à sa place, l'éternité.

12- Nous sommes le présent, le souffle du pays. Pourquoi s'inquiéter du futur, pourquoi regarder dans le rétroviseur, si nous restons attachés au territoire, fidèles au sable et au changement immédiat ? Pourquoi garder de l'espoir, si vivre est plus une question de spontanéité ? Nous sommes des jeunes assoiffés, inventeurs d'âmes, faiseurs de pluie.

13- Le philosophe fragmentiste est un artiste qui fait vivre la pensée. Il n'éclaire pas seulement son approche ou son concept. Il ne déchiffre pas que l'existence. Il donne vie à son concept : penser, c'est créer. À travers nos concepts, nous voulons penser la vie et vivre nos concepts. Nous voulons que nos concepts ouvrent d'autres perspectives, des nouvelles façons de concevoir l'univers. Car philosopher, c'est suggérer. La philosophie n'est pas immuable.

14- Notre travail questionne celui de nos devanciers en l'occurrence les écrivains de la

négritude et ceux de l'époque postcoloniale qui ont fait l'apologie du passé et du futur africain. Nous avons un regard très philosophique et littéraire sur leurs visions et leurs modèles de société : nous reprochons à la négritude son discours passéiste et sa conception linéaire du temps. Aux écrivains des Indépendances, nous condamnons leur chant pour le futur, d'avoir fait de ce continent une terre de construction où l'espérance est perçue comme l'unique moyen d'échapper à la monotonie, où il est interdit d'interdire de ne pas espérer. A tous ces vieux esprits, nous leur disons qu'ici-bas il n'y a rien à espérer. Nous avertissons notre jardin : cette façon de faire la littérature est un smoking à revers de soie. Le plus sincère et averti des écrivains est celui qui se branche sur son époque pour produire un flux de la conscience.

Le concept FETDELI de Mamady DIOUMESSY, chef de file du Fragmentisme

le FETDELI se définit comme suit : le Fragment est une texture de l'infrangible, de l'incassable, de l'inébranlable, de l'indicible, de l'indébrisable. Nous pensons que le fragment doit emmener l'homme vers la consistance : le fragmentisme = résistance. Une précision à ce niveau : c'est que le fragmentisme n'est pas qu'une simple résistance. C'est une sorte de transformation et de production. Les débris éparpillés doivent rester solides, échapper à la banalité, à la fragilité. Les humains sont tous des fragments séparés de nature : il n'y aucune suite logique dans l'existence ; tout est le produit d'une discontinuité. Il est alors temps de former un bloc, signe d'union, d'entraide, de solidarité pour vivre. L'idée défend la concorde pour faire face à la fragilité individuelle. Ainsi, par le concept de FETDELI, nous voulons lutter contre : les liens brisés, les amitiés rompues, les principes et lois violés. Les principes démocratiques seront infrangibles, les valeurs républicaines seront indéfectibles et la vie, une préservation. Il est temps d'éclairer : ce n'est pas les mentalités le problème, mais bien les structures (politique, économique, sociale, culturelle). Le concept FETDELI nous apprend ceci : c'est les structures qui produisent des mentalités. Celles-là, déjà discontinues, méritent une révision, un diagnostic. Le territoire n'est pas une kyrielle d'ethnies/races qu'on partage, qu'on divise ; c'est un moule, un ruisseau qui jaillit. Permettez-moi de revenir sur cette circonstance, cette expérience que j'ai eue de ma pièce théâtrale à travers mon personnage principal, Oma : c'est un

poème, un tout petit extrait de huit strophes, écrit par "Kôrô", professeur de français, prisonnier politique, personnage principal du roman "Une kyrielle de fragments". Ce petit poème, "Vingt-huit", rédigé en prison, fuite et tombe comme une averse dans les mains de la population guinéenne, grande admiratrice de son auteur, et devient une sorte de gibier de potence. Il arrivera en puissance, et le peuple s'emparera de lui. Tel un sacrifice, il fera l'objet de partage entre un groupe de personnes, et la dernière strophe de quatre vers, hautement philosophique, sera à Oma, personnage central de cette pièce théâtrale et journaliste indépendant, un grand admirateur de Kôrô.

Poème partant de « L'absurde » d'Albert Camus, du poème « Ceux de la tourmente » de Denis Oussou Essui, de *L'Os de Mor Lam* de Birago Diop, de *Peau noire, Masque blanc* de Frantz Fanon, il se verra conquis par « L'insistantialisme », une pensée contemporaine largement abordée par un autre philosophe français, André Comte-Sponville, dont la philosophie défend l'éthique et l'idée selon laquelle il nous faut vivre ici et maintenant, puisque seul le réel immédiat compte.

Le sous-titre "Minuit et Midi", quant à lui, fait référence à l'obscurité et à la lumière et attaque l'affirmation suivante : « s'inspirer du passé pour construire le futur », une pensée hautement soutenue par les autorités guinéennes actuelles. Il est Minuit parce qu'il représente la question fondamentale de la philosophie qui mérite d'être posée. Il est Midi parce qu'il nous permet d'entrevoir une réponse claire et précise à la question centrale de l'existence, qui n'est rien d'autre que le sens de la vie. Il est donc à la fois question et réponse. Soit obscurité et lumière.

Les valeurs morales et sociales n'aident pas le personnage principal de ce théâtre, qui estime que la vie n'a de sens que lorsque les idées nous font, lorsque nous sommes. Autrement dit, Oma agit parce que la vie n'obéit pas à l'attente ; il vit dans un même décor où sa tâche se résume au simple respect de ses opinions. À cet effet, il n'est pas très différent de certains personnages comme "Sisyphe", soumis à une tâche sans but (faire monter un rocher au sommet d'une montagne), mais qui, finalement, reprend le même exercice (éternel recommencement) sans cesse, et réussit à faire une prise de conscience de sa situation, même si celle-ci est sans projet. Là aussi précisons-le car le contresens ouvre la voie à la question de liberté inconditionnelle qui nuirait à la morale telle que vue dans *Le mythe de sisyphe*. Oma est bien aussi conscient de sa situation, mais insiste sur son existence sans tenir compte des conditions et des conséquences qui viendront. Il vit, n'espère rien et résiste face aux pressions qu'on lui impose, puisqu'il est convaincu d'une chose, et qui est claire : « mourir pour vivre. »

À cet effet, il est très différent d'un homme triste, qui ignore sa condition, le sens de sa vie, mais qui espère sans agir, pensant qu'un jour tout se passera bien, alors que rien n'en est. Ce qui signifierait que vivre, c'est croire à l'improbable, au miracle. Pourtant, la vraie vie est celle dénouée de tout espoir, et c'est bien cela l'idée d'Oma : vivre sans s'attendre à quelque chose ; vivre sans se décourager.

Oma défend ses opinions tout en insistant sur l'utilité de l'instant présent, l'unique temps, selon lui, qu'il faille prendre au sérieux. Il rejette cependant le passé et le futur et reste catégorique sur la pertinence du présent, malgré tout. Ainsi je retiens de l'insistance d'Oma trois concepts : ma voix sacrée, ma voie indocile et ma résistance répétitive. Il faut donc moins de peur et peu d'espoir pour asseoir l'éternité. Il ne s'agit pas là de l'athéisme mais de l'humanisme. Et c'est en convoquant A. Camus, dans *Le mythe de sisyphe* que ce poème tire tout son sens : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue, c'est répondre à la question fondamentale de la philosophie. Le reste, si le monde a trois dimensions, si l'esprit a neuf ou douze catégories, vient ensuite. Ce sont des jeux ; il faut d'abord répondre. » Certains y voient de l'ego, de la vanité et d'autres de l'orgueil ou encore du mépris. Moi, je n'y vois qu'une seule chose : c'est Alpha et Oméga. Conclure qu'avant Camus, il n'y avait pas de philosophie, et qu'après Camus, il n'en aura point, et s'il devait y avoir, ce serait bien le fragmentisme, puisque « l'être n'est pas ce qu'il est, il est ce qu'il n'est pas » ; il est tout simplement ce qu'il est. Là aussi, Oma nous montre clairement que seules nos pensées sont plus hautes que nous. En acceptant de mourir pour ses idées, il nous règle définitivement la question fondamentale de la philosophie : vivre ou mourir. Vivre quand il en vaut la peine et céder quand la vie ne concède pas face à l'honneur. J'indexe donc la notion du temps comme étant la principale cause du suicide ; c'est en acceptant le résultat de chaque temps que le sens de la vie prend ou perd sa forme.

Dès lors, il est nécessaire que l'on comprenne la pertinence de chaque temps pour vivre. Ce n'est pas parce que nos aspirations n'ont pas été satisfaites dans un instant du présent qu'il faut démissionner de la vie. Si un instant te bouleverse, pense à un autre en agissant au lieu de garder l'espoir, l'illusion passive et vouée à l'échec. Il ne sert à rien de garder les expériences difficiles qui finiront par s'en aller ou se résoudre. Il est donc crucial que nous relativisions tout, et avec Aiôn, tout s'estompe, même les émotions les plus sombres. Alors, dites-moi : à quoi bon se détruire par les choses du

passé si aujourd’hui elles n’ont plus leur place ? Ainsi, par ce déclic, je définis donc cette pièce théâtrale comme le désespoir des dramaturges, point final.

— **Sur la question du bonheur et de l’espoir :**

Nous pensons que la vie est avant tout une grande offrande. Elle mérite toute notre attention ; elle vaut bien sûr la peine d’être vécue. Nous associons la vie aux bribes : il s’agit d’une fragmentation d’événements qui pèsent sur notre conscience, qui nous empêchent d’être nous-mêmes. Le fragment, mot venu du latin « *fragmentum* », qui signifie « morceau brisé » ou « débris ». Ce terme latin lui-même dérive du verbe « *frangere* », qui signifie « briser ». Nous pensons que la vie est une cascade de bribes ou de morceaux brisés non linéaires qu’on peut facilement troubler si des mesures idoines ne sont pas prises et reconsidérées. L’idée défend la discontinuité des événements vécus par l’homme. Les débris sont assimilés aux différentes expériences de l’être humain : la joie, la colère, le bonheur et le malheur. Pour mettre en exergue notre philosophie, nous pensons que débris et vie ne font qu’un ; la brisure est fragilité et la vie n’en fait pas exception. C’est pourquoi nous affirmons : la vie est « *Une kyrielle de fragments.* » Nous rejetons toute idéalisation de celle-ci. Le bonheur pour nous est trop illusionniste : il n’existe pas. Il ne l’est pas dans la mesure où il est fruit d’une traversée inefficace : tout ce qui existe trépasse, et le bonheur n’échappe point. Nous concevons le bonheur comme une force réactive à distinguer de « l’existence », qui est une force active dont l’origine est « résistance ou instance ». Notre époque voit le bonheur comme une satisfaction de ce qu’on a, et pour tout dire, une telle façon reste déraisonnable : tout trépasse. Pourtant, le bonheur devrait faire trait à ce mot « l’existence ». Ainsi, le bonheur n’est ni dans l’idée qu’on fait des choses, ni dans l’utilité de ce qu’on possède. Il n’est ni un éclat probable ni un éclat improbable : il n’existe tout simplement pas, car il n’est pas un objet de savoir. Nous l’ignorons, et nous vous disons d’en faire de même : embrassez pleinement vos corpuscules. S’il y a une chose dont nous sommes sûrs, c’est bien l’intensité de chaque brique que vous confondez peut-être avec l’idée du bonheur. Le bonheur comme satisfaction durable

du désir n'est qu'un produit d'une société manipulatrice qui refuse la confrontation, le regard personnel. Nous rappelons la phrase puissante de Montaigne : « c'est chose tendre que la vie, et aisée à troubler.»

Nous disons qu'il n'y a rien à obtenir, il n'y a rien à espérer ; la vie est un art désintéressé. Donc, tout est à vivre. Nous pensons que l'espoir est une force réactive. Nombreux sont ceux qui pensent le contraire : le sens de la vie réside dans l'espoir. Nous restons fermes là-dessus : l'espoir n'a rien d'actif ; il est idéalisé. Il n'est pas subjectif ; il détruit plus qu'il ne construit. Il est réactif autant que l'est le désespoir. Il est troublant ; c'est un voleur, un tueur et l'incarnation même de la déchéance. Nous identifions l'espoir comme un véritable obstacle de sens, de la vie. L'espoir n'existe pas en ce sens où il n'est pas un objet de savoir. Nous entendons dire que la vie est injuste. Mais nous vous rappelons que le monde n'est pas un tribunal où il faut venir pleurnicher ; la vie n'est pas une juge à qui il faut exposer ses idées ou ses problèmes. Et ce n'est pas parce que vous avez échoué qu'il faut l'accuser ou cesser de la vivre. Il faut insister là-dessus : la vie n'est responsable ni de vos échecs ni de vos réussites ; elle est une source qui jaillit et qui mérite d'être préservée. Nous vous renvoyons à vos différents éclats, à en faire un domaine de transformation perpétuelle et s'il y a une évidence dont nous sommes sûrs, c'est que nous allons tous crever : là est le drame, le quai le plus désespérant ; c'est le chaos — car on n'est pas sûrs de ce qui nous attend. Ce Dieu dont on parle est le seul garant de liberté. Il a le choix de nous fouter tous dans l'enfer — car il en est le créateur. Mais nous vous rappelons que l'enfer et le paradis sont tous les deux des maisons de Dieu. En somme, ce n'est pas parce que l'espoir fait vivre que nous vivons, mais parce que l'homme est déjà un être vivant qu'il désire l'espoir. Il en va de même pour le bonheur. Ainsi, nous ne voyons pas l'homme comme un être espérant mais comme un être aimant la vie. Alors, dites-nous, à quoi bon s'inquiéter si l'on sait à l'avance que vivre est la seule aisance, la principale fonction de l'homme ? En somme, qu'est-ce que réellement le bonheur ? Est-ce une plénitude ou une félicité ? Nous le décomposons ainsi : bonheur = bonne heure ou bonne chance (la probabilité qu'il y a qu'une chose arrive ou non). Une

bonne heure est plus personnelle que collective. En réalité, s'il y a une bonne heure, cela sous-entend qu'il y a aussi une mauvaise heure, d'où le malheur(mal heure). Si le temps crée le bonheur, alors c'est une bonne nouvelle qu'on n'est pas définitivement malheureux. Mais nous précisions qu'il n'y a pas de bonheur sans événement : un événement se crée en chaque personne, il est particulier et n'obéit pas au lien, au partage égal, qu'il soit d'ordre social ou non. Et cet événement personnel est plein d'interruptions. Et diminuer la peur et ou tuer l'espoir ne voudrait pas dire que le bonheur est possible : c'est une manière de se maintenir. Avant de vous proposer nos concepts, nous avions trouver sur cette question une sorte de relativité coupée du monde extérieur.

— Sur la question du temps et du désir :

Nous défendons que le temps n'est pas linéaire ; il est fragmenté. Nous savons que nos prédecesseurs tels que Saint Augustin ont enseigné trois dimensions du temps : le passé, le présent et le futur. Nous rejetons le passé et le futur. Nous privilégions le présent : l'unique temps réel de la construction ou de la réalisation. Nous pensons, comme beaucoup de philosophes, que le temps présent est fait de plusieurs instants, surtout Nietzsche et son concept de « l'éternel retour ». À côté, nous plaçons notre concept le **FETDELI** (la philosophie et la littérature permettent de dire ce qui ne figure pas, ce qui mérite ; c'est un champ irréductible). Nous associons chaque instant à un éclat de vie. Nous précisons que chaque instant, donc chaque morceau, produit une nouvelle conscience. Nous vous invitons à reconsiderer ces instants disjoints, à les vivre pleinement. Nous vous avertissons : certaines de ces miettes sont fortes et d'autres très faibles, et ce sont bien les plus faibles qui sont cruelles et fatales. Nous vous avertissons que la non-maîtrise de ces éclats peut causer un trouble de sens, notamment le sentiment de l'échec, voire le suicide. Nous vous rappelons : il reste d'autres éclats à accueillir. Ils ne sont pas un signe d'espoir ; ils sont là et ils viendront à vous, qu'il vous plaise ou non. Ils ne vous attendent pas, ils vous cherchent et vous veulent, naturellement. Nous disons que le présent est notre seule priorité ; il mérite

d'être compris et respecté. Nous voulons qu'il soit au centre de notre existence, qu'il soit saisi, façonné à notre guise. Nous voulons surtout que ses instants aient accès à toutes nos consciences de façon collective pour rendre la vie impossible à troubler, à noyer, à détruire tout simplement. « Il est grand temps de rallumer les étoiles », disait Guillaume Apollinaire. Nous réaffirmons : le suicidé mérite notre attention, notre accompagnement et notre vigilance. Car ce qu'est le suicide est loin d'être une simple quête de sens, c'est le résultat d'une négligence, d'un long silence et d'un manque d'humanisme. Nous sommes en colère et nous culpabilisons et condamnons tous les regards impuissants. L'horloge biologique est pour nous en grande partie l'origine du suicide. Sa non-maîtrise peut être fatale. C'est pourquoi nous disons que l'homme doit se faire grilleur d'horloge. Car le suicidé minimise plus la traversée que le quai. Il a plus peur de la durée que de la fin. Et quand il passe à l'action, il ressent plus de déceptions (la chute) que d'euphories (le triomphe). Sur ce minable constat, on peut déduire ceci : plus le temps est immense moins on s'en réjouit, moins on en sort vivant. Et c'est bien dans la conscience que tout se joue : la discontinuité qui se fait.

Le sentiment de la réussite et de l'échec naît quand certains fragments dépassent d'autres, et cela offre deux possibilités à l'homme : vivre ou mourir. Chaque instant produit une nouvelle conscience, et d'instant en instant, on passe à un résultat nouveau, indépendamment de notre volonté. En sélectionnant les instants, notre conscience nous pousse à agir dans un des instants choisis. Ce qui fait que nous continuons ou démissionnons de la vie. Et c'est bien ces réalités, donc ces nouvelles consciences non linéaires qui devraient permettre, à mon sens, la vie. Les fragments apparaissent donc comme une texture de l'homme ; c'est l'expression consacrée d'un monde en déséquilibre, en déréliction, difficile à cerner. Dès lors, les moments de joie et de tristesse doivent impérativement coexister, collaborer et s'entremêler pour bouger ensemble, et c'est par ce claque qu'on pourra finalement arrêter le suicide. Nous savons qu'il est temps de s'imprégnier des éléments discontinus ou inachevés pour désirer la vie, et c'est peu importe leurs relations ou leurs couleurs. Nous pensons donc que l'existence est un ordre actuel qui embrase l'espace-temps. La notion du temps ne saurait être comprise que si la philosophie, c'est-à-dire le

fragmentisme, s'y mêle. Dans cette perception du temps, la simultanéité qui semble vraiment individuelle résout tout le problème ; elle montre clairement que chaque personne a son moment qui influence sa compréhension du monde, et c'est cet état de fait qui oriente ou déséquilibre nos attentes et nos désirs. Les instants qui ont suivi la mort du personnage d'Oma étaient les plus fragiles et les plus discontinus. Cela va de même pour le meurtrier, c'est-à-dire le Ministre de la Défense et de la Sécurité, même si ce dernier avait la même intention ; il pouvait y renoncer, mais il a eu tout de même la gâchette facile. Ainsi, dans chaque individu se construisent, se multiplient et se succèdent des rêves, des désirs et des attentes qui s'écoulent dans des présents particuliers. Alors, à chacun son présent et son fragment.

En considérant l'instant présent, nous renonçons aux fils du sable : le passé et le futur. Soyons sérieux là-dessus : il n'y a rien à regretter de l'existence, du passé, et il n'y a rien à attendre du futur, l'au-delà. Nous ne pensons donc pas que le suicide soit une réponse légale aux fragments ou à la liberté ; il n'en est non plus une rupture, mais une épreuve secondaire qui trouve son remède au sein du fragment, le vrai résidu de la vie, qu'il soit fort ou faible. En somme, il ne s'agit pas d'imaginer ou de voir le suicidé (Oma) heureux ou joyeux, mais de le pousser à supporter son fardeau, à escalader la montagne, à reconsiderer ses fragments. Car le fragment n'est pas une récompense. Encore une fois, il n'y a rien à obtenir : tout est à vivre (la valeur de la vie réside moins dans la possession et la récompense que dans l'engagement et l'expérience). Et Camus, à travers *l'Etranger*, nous apprend une chose sur son personnage principal, Meursault : le Morceau, le fragment. Et c'est bien là que l'idée du fragmentisme prend tout son sens : la vie est un ensemble de morceaux épars. Et Meursault en est un, l'incompris, le fragile. Nous disons que nous sommes à un âge où il faut s'y mettre *ici et maintenant* pour toucher l'incompréhensible.

— Le désir :

Qu'est-ce que l'homme ?

Selon la conception antique, l'homme est un animal rationnel, doté d'une immense

raison. Voilà la fonction que Platon, Aristote, Descartes et même Pascal ont défendue. Tout allait bien jusqu'à l'arrivée de Baruch Spinoza, qui affirme que la principale fonction de l'homme est « le désir ».

Mais, avant Spinoza, le désir était perçu comme un « manque » : l'absence d'un objet (l'argent, le vêtement, le téléphone...) pousse à le désirer. Avec Spinoza, on observe tout le contraire : ce n'est pas parce que les choses nous manquent que nous les désirons ; c'est parce que l'homme est un être désirant qu'il ressent l'absence, le manque, la douleur (résultat du désir). Pourtant, le désir précède l'objet ou la chose désirée. Autrement dit, le désir appelle le désir. Cela signifie que l'homme est un animal désirant plutôt qu'un animal pensant. C'est donc le désir de l'homme qui rend une chose désirable. Pour Spinoza, le désir se trouve dans ce qu'il nomme le *conatus*, c'est-à-dire la persévérance de l'homme dans son être. Il en va de même pour toute autre entité de l'univers : objets, animaux... tous ces éléments possèdent, chacun en ce qui le concerne, une puissance interne qui les aide à résister aux forces extérieures ou à se maintenir. Et c'est bien cette pensée de Spinoza qui attire notre attention. La question fondamentale est donc la suivante : pourquoi tant de suicides si l'on sait à l'avance que chaque être possède une force interne qui lui permet de résister aux forces extérieures ? Nous savons qu'il n'y a pas de résistance sans agression ; nous résistons parce que nous sommes agressés, ou parce que nous sommes en danger. Si le désir met le corps en mouvement, pourquoi la perte d'énergie, c'est-à-dire la fatigue, nous empêche-t-elle de réaliser ce que nous désirons ou de continuer à désirer ? Nous voyons alors une confrontation entre le désir et la pensée, ou la raison. Dans un tel contexte, si notre désir est touché ou menacé, nous éprouvons soit de la douleur, soit de la joie. Et si la joie donne vie à notre désir, tandis que la douleur ou la souffrance le déséquilibre, pourquoi en arrive-t-on encore au suicide ? La réponse possible serait que la douleur a pris le dessus sur le désir, ou que le corps en mouvement s'est arrêté. C'est là la fragmentation, la discontinuité des choses vécues. C'est à ce niveau qu'on parlera, bien entendu, d'« horloge », surtout de l'horloge biologique, marquée par la discontinuité, où se manifeste la question fondamentale de la philosophie : la vie

a-t-elle un sens ? Nous vous suggérons d'écraser cette linéarité du temps qui domine votre conscience ; accepter ce sobriquet « le grilleur d'horloge ». Nous résistons parce que le temps nous interpelle. Ensemble, répétez après nous : « Nous l'anéantirons s'il continue de nous faire croire que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. »

— Sur la question de crise politique :

Nous sommes intimement convaincus que c'est la fragmentation politique, notamment le jeu d'intérêts entre les acteurs de la scène politique dans notre pays — nous pensons à la mouvance et à l'opposition — qu'on a assisté à une série de manifestations suicidaires incalculables, à la déchirure du tissu social, à la fuite des cerveaux et à la création d'un abattoir sur notre terre promise ces derniers temps. Nous tenons pour responsables les politiques de toutes ces nouvelles formes de suicide dans notre pays, qui ont déjà réussi leur pari. Nous lançons ce Manifeste pour témoigner de ces bavures pour une Guinée éclairée et debout. Nous vous avertissons à nouveau : ce sont les dérives politiques qui appellent les violences sociales ; et les violences sociales engendrent toujours les réponses radicales. Le Manifeste du fragmentisme n'est rien d'autre que le résultat de ce constat alarmant dans notre République. Nous savons que c'est bien cette crise politique qui est à la croisée de cette discontinuité entre la vie, l'espoir et l'idée du bonheur. La conclusion est plus qu'une tragédie : aucune politique ne peut faire le bonheur d'un peuple. Et la démocratie grande qu'elle soit ne saurait en créer un ; c'est là le suicide politique.

— Sur la question du suicide et de la liberté :

Nous disons qu'il n'y a pas de suicide heureux. Vous l'aurez compris : nous ne faisons pas du suicide un principe philosophique ; le fait que la vie soit remplie de morceaux épars est en effet une excellente raison que personne n'est à l'abri des troubles. L'idée n'est pas de rester indifférent, de ne pas se battre ou de choisir les morceaux favorables, mais c'est de trouver dans au moins mille morceaux brisés ne serait-ce

qu'un seul capable de nous pousser vers quelque chose de plus consistant, nous permettant de répondre à cette problématique qui brûle : la vie vaut-elle vraiment la peine ? L'on nous dira que le fait que la vie n'ait aucun sens est la preuve tangible que le suicide est un bon recours, une liberté imminente d'échapper à la monotonie, à l'horreur, bref à la souffrance. À ces gens, nous répondons qu'il est question d'embrasser les épreuves, de résistance surtout pour voir clair. Nous pensons que le suicide n'est pas une réponse à l'existence ; il est pour tout dire une comédie du libre arbitre. Le suicide est loin d'être une traversée rectificatrice, une échappatoire à la souffrance ; il est l'esquille la plus discontinue de l'histoire et de l'existence. Vous l'aurez vu : nous le rejetons fermement. Et nous avertissons tous ces philosophes qui n'ont jamais eu l'expérience du suicide de ne pas en faire un principe philosophique. Nous indexons Cioran, bien que mort : « il n'y a que deux choses : le suicide et la littérature. » Nous lui disons seuls nous autres qui avons eu l'idée du suicide sommes autorisés à en faire un principe, coupés du monde. Nous voyons là dans ses idées « le crime de la pensée ». Le reste, si la liberté est d'abord une chose personnelle ou collective, arrive après. Mais, de grâce, nous demandons un peu de philosophie de leur part, surtout Cioran : « il ne s'agit pas de fuir par le suicide, mais de comprendre que c'est une tentation permanente, un recours possible » sur cette question brûlante bien que philosopher soit avant tout une affaire personnelle : vivre sa propre pensée. Nous savons qu'une telle liberté pourrait nuire à l'autrui, ce qui n'est pas réellement philosopher — le philosophe empêche la noyade. Aux suicidés, nous leur rappelons que la douleur et le poids de l'existence assaillent toutes les têtes ; tout est question de subjectivité. Dès lors, nous leur éclairons : le travail sur les débris intérieurs et extérieurs est un véritable moyen d'échapper à l'illusion. Souvenez-vous : le temps émotionnel (l'horloge biologique) en est pour beaucoup de choses. Il faut l'empêcher, à défaut le griller. Nous vous rappelons encore une fois : exister c'est résister, agir sur tout sans crainte ni doute. Et le suicide est le dernier-né de tous les actes. Il n'est pas une liberté ; il est le tréfonds même de l'ignorance. Par liberté, nous entendons l'adéquation entre le vouloir et le faire. Nous la voyons avant tout comme une affaire personnelle qui ne doit pas être dissociée de la notion du bon. Il y a une nuance à ce

niveau qui attire toute notre attention : c'est que le bon est plus individuel que collectif. Ce qui est bon pour Kôrô peut être mauvais pour Kadiatou. Et c'est bien là que la liberté prend tout son sens. Sur cette base logique, nous concluons que la liberté au sens individuel ne nuit ni à la personne désireuse ni à autrui. Mais définir la liberté comme un bien, qui relève de la morale, conduit loin : le bien est collectif. Dans ce sens, nous pensons que le morceau brisé étant personnel varie d'une personne à une autre. Cela dit, mon récit défavorable ne provient pas de l'autre, et par conséquent ne doit en aucun cas nuire à son éclat. Mais pour une question d'équité, le récit favorable, bien qu'il soit aussi personnel, doit être partagé, c'est-à-dire se servir de lui pour remplir le vide chez l'autre avant qu'il n'ait son débris à lui aussi pour en faire de même. Nous concluons que face aux éparsements, nous avons le choix : accepter ou infirmer l'insistance des fractions en notre guise. Il ne s'agit pas de les fuir mais de les affronter avec conviction et dévotion ; il faut surtout préparer cette rupture entre les esquilles détachées par celles d'une puissance inestimable. Pour ce faire, il vous faut une monstruosité sans limite ou une décoction sur soi qui n'a de compte à rendre qu'à elle-même. Là est la liberté fragmentaire.

II. De la question littéraire :

— Sur la fragmentation narrative :

La discontinuité dans le fil du récit est la caractéristique principale de la narration fragmentée : les sauts temporels, chronologiques, la présence de plusieurs narrateurs (voix polyphoniques), les ellipses. Le texte est quasiment éclaté, en cascade, non linéaire, où le rythme du récit est perturbé.

— Les avantages :

— Pour l'auteur :

l'écrivain se sent plus en liberté, il développe une grande inspiration, déploie son originalité et son ingéniosité. Il ne cherche plus à être partout sur tous les coups ; il va à l'essentiel, évite le simple remplissage de feuilles et rend chaque texte ou petit récit emballant, captivant et très énergique. Il écrit vite et bien, lutte contre le syndrome de la page blanche et inspire son lecteur, l'invitant à l'art de l'écriture. L'écrivain n'écrit plus pour seulement séduire, il enseigne que de s'enseigner ; il construit que de se construire. Il s'adresse à lui-même à travers le lecteur à la deuxième personne du singulier ou du pluriel selon le public-cible. Il se distingue de ses pairs, trace sa propre voie, rentre un peu plus dans l'histoire littéraire. L'écrivain se fait rédempteur sur le champ le plus fertile de l'existence qu'est la littérature. Il écrit ou raconte peu pour faire réfléchir beaucoup. Il se maîtrise, choisit les mots justes, crée des personnages éclairés, sert bien le lecteur, ce qui aboutit à un dénouement désirant. L'écrivain enfante plus qu'il n'écrit.

— Pour le lecteur :

le lecteur est aussi intelligent que l'auteur, il lit avec enthousiasme, il se découvre et pénètre les pensées de l'auteur et de ses personnages. Il doute assez et se fait surprendre par les tournures. Il sait quand souffler, quand avancer et quand prendre une pause. Il est en activité, en exercice intense et il fait un pacte, un duel corporel et intellectuel avec l'écrivain. Il brûle d'envie, devient de plus en plus perspicace. Il est un surhomme à la manière de Friedrich Nietzsche. Son premier exercice est la lecture, le deuxième la recomposition du récit et le troisième l'empire de soi : l'auteur devient un être de lui qui lui parle comme il devrait entendre. Ensemble, ils savent que le livre est alors leur navire, ils s'embarquent, naviguent et démarquent comme initié par Marc Aurèle.

III- Quelques techniques d'écriture :

— **La métalittérature ou la métafiction :**

« *La métafiction est un style littéraire conscient de soi dans lequel le narrateur ou le personnage se rend compte qu'il fait partie du roman.* »

— **Le flux de la conscience :**

« *En littérature, le flux de conscience ou le courant de conscience est une technique d'écriture qui cherche à transmettre le point de vue cognitif d'un individu en donnant l'équivalent écrit du processus de la pensée.* »

(*Flash-back, Flash-forward...*)

MAMADY DIOUMESSY, écrivain et philosophe